

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



**Du côté des revues, *Estuaire*, *Lèvres urbaines*, *Jet d'encre*,
*Virages***

Nicolas Tremblay

Number 125, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36662ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2007). Review of [Du côté des revues, *Estuaire*, *Lèvres urbaines*, *Jet d'encre*, *Virages*]. *Lettres québécoises*, (125), 54–54.



ESTUAIRE, no 125

« Il faut y aller », 2006, 84 p., 10 \$.
(Estuaire, C.P. 48774, Outremont, Québec, H2V 4V1,
site Internet : www.estuaire.ca)



Le titre du numéro 125 d'*Estuaire*, « Il faut y aller », reprend un vers de Suzanne Jacob tiré d'une suite poétique publiée dans ses pages, *Ils ont été nombreux à répondre*. Peu poétique — mais c'est volontaire —, ce vers s'intègre à une recherche en abyme sur le sens de l'écriture où le poème surgit du banal en le déformant. C'est la même logique qui ressort des 42 stances de Gabriel Landry qui collige, à la façon des poèmes-conversations d'Apollinaire, des paroles anodines, des « fragments d'une semaine », pour les transformer en matière poétique. Bien qu'implicitement, le thème de la recherche poétique se retrouve aussi chez Jean Désy et Pierre DesRuisseaux. À

l'exception que, pour eux, elle passe par le dépaysement, l'un par le Nord, l'autre par le Sud. Quatre autres poètes, Yannick Renaud, Violaine Forest, Ann Loison-Cart et Dominic Thibault, publient aussi des textes dans ce numéro de routine où *Estuaire* ne fait pas mieux ni plus mal que ses semblables. Mais, faut-il dire à leur décharge, les revues de création littéraire doivent parfois meubler le temps d'un calendrier de production, dans l'attente d'une grâce prochaine, quand la saison se voudra plus propice.

LÈVRES URBAINES, no 38

« Félix Molitor/Stéphane Despatie », 2005, 70 p.
(Lèvres urbaines, C.P. 335, 1497 Laviolette, Trois-Rivières, Québec, G9A 5G4,
site Internet : www.ecritsdesforges.com)



Déjà poussiéreux aux yeux d'une certaine actualité, puisque paru en 2005, le numéro 38 de *Lèvres urbaines* réunit un poète luxembourgeois, Félix Molitor, et un poète d'ici, Stéphane Despatie. La suite poétique du premier, *Flânerie à rebours*, est composée d'une série de quatrains constitués de distiques. On y aborde à peu près tous les universaux (vie, amour, mort, etc.) dans un récit poétique exhaustif qui passe de la genèse dans un style biblique à la mort dans un style baudelairien. Deux pronoms sexués mais incarnés qu'à peu près, « je » et « tu », créent un monde, une « île [il] de la Cité », où s'amalgament à un flou

poétique des référents d'une bizarre précision sémantique; Beausoleil, le directeur de la revue, les dirait d'une « romantique urbanité ». Despatie, lui, nous donne à lire plutôt un bloc monolithique, un long poème d'une seule strophe, rythmé par une anaphore, « oublierons-nous », chant de deuil qui se souvient d'un père décédé en déclinant un à un, dans un ordre subjectif, ses attributs qui, s'ils sont d'abord concrets, appellent vite la métaphore. Enfin, quant au motif de la réunion de Molitor et de Despatie, les possibilités sont élastiques.

JET D'ENCRE, no 8

été 2006, 112 p. (Revue *Jet d'encre*, Faculté des lettres et sciences humaines, Université de Sherbrooke, Sherbrooke, Québec, J1K 2R1,
courriel : jetdencre@usherbrooke.ca)

Comme je le disais au sujet d'*Estuaire*, les revues de création littéraire versent dans la routine par moments. De telle façon qu'en vidant ses tiroirs, une revue



peut faire une drôle de macédoine d'un numéro, comme le huitième de *Jet d'encre* qui, en plus de mélanger les genres, poésie et prose, de publier un entretien avec le poète Jean-Marc Desgent ainsi que des textes d'écrivains connus et inconnus, se risque, en introduction, à la difficile synthèse de son curieux et hétéroclite objet. Le pari est si intenable qu'il nécessite même deux (?) prologues liminaires : le premier est signé par les responsables du numéro, Patrick Nicol et Denis Smith, sa facture délirante, surréaliste et approximative relève malheureusement d'une certaine négligence intellectuelle;

signé Nathalie Watteyne, la directrice littéraire de *Jet d'encre*, le deuxième, plus savant et juste mais moins spectaculaire, corrige le tir en respectant cette fois-ci, dans sa description, les limites de l'interprétation. Cela démontre certainement le côté encore un peu vert de *Jet d'encre*. Néanmoins, la revue attire toujours son lot d'écrivains reconnus malgré son jeune âge, comme, ici, Pierre Nepveu, Louis-Philippe Hébert et France Daigle. François Hébert, l'ancien directeur de *Liberté*, y publie aussi un texte, fort original et inclassable, intitulé « Colloque fondamental ». Hébert, lui-même professeur, parodie le milieu universitaire en convoquant Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Giorgio Agamben, Kafka et compagnie dans un colloque imaginaire où une assemblée irréaliste échange de façon décousue des paroles controuvées ou non (il est parfois difficile de trancher). Sortant de son mutisme, Réjean Ducharme a droit, lui, à une seule réplique : « Ah! » Hébert le décrit, au passage, comme le « soufi kitsch de Saint-Félix-de-Valois » (je souligne). J'avoue ne pas comprendre pourquoi...

VIRAGES, no 37

« Clarté », automne 2006, 112 p., 7 \$. (Virages, 260, rue Adelaide Est, boîte 132, Toronto, Ontario, M5A 1N1, site Internet : www.revuevirages.com)



Intéressée par la philosophie bouddhiste, Véronique Tomaszewski Ramses, sociologue et enseignante, dirige le numéro 37 de *Virages* sur le thème de la clarté. C'est elle-même qui, en plus d'une présentation succincte, signe le texte d'ouverture, un ensemble de deux brèves nouvelles séparées par un court poème de trois strophes. Dans la première nouvelle, une mère fort spirituelle explique les lois de l'éternité cyclique à son fils... de six ans intrigué par la beauté de la lumière, tandis que, dans la deuxième, on renvoie au *Livre tibétain de la mort* pour expliquer le cliché métaphorique de la mort comme lumière au bout d'un tunnel. La chute, prévisible, annonce une

réincarnation, cette lumière étant celle qu'on entraperçoit à la sortie imminente d'une nouvelle matrice. La sympathie de Tomaszewski Ramses pour son sujet, qui, le devine-t-on entre les lignes, fait l'apologie d'une espèce de maternité mystique, n'est pas tout à fait contagieuse lorsqu'on n'a pas le ventre en communion avec son esprit. La suite du dossier ne se limite toutefois pas à cette version féminisante et spirituelle du thème. Au total, douze nouvelles au contenu assez varié s'ajoutent au texte de la responsable du dossier. À l'exception de Suzanne Myre et (peut-être) de Luc Martin, peu d'écrivains connus y collaborent. De cet exercice collectif, deux tendances ressortent. Le sens de « clarté » en tant qu'intelligibilité est totalement ignoré, on lui a toujours préféré celui, métaphysique, de vérité lumineuse. Est-ce plus inspirant? Cela semble être le cas. On observe aussi, en second lieu, une fascination pour la mémoire et les souvenirs qui éclairent l'esprit nostalgique, et son versant obscur, l'oubli. Enfin, la vie, écrit Céline Cyr, qui résume dans une formule simple le style général du numéro, n'est, après tout, qu'un soleil déclinant.